

HORIZON BAC : LE DENOUEMENT DE ROMAN

- Texte 1      Emile Zola, *L'argent*, 1891  
Texte 2      Emile Zola, *La Curée*, chap. VII  
Texte 3      Albert Camus (1913-1960), *La Peste*, cinquième partie, chap. 5 (1947).



Texte 1      Emile Zola, *L'argent*, 1891.

Rentrée dans son appartement de la rue Saint-Lazare, qu'elle quittait le lendemain, Mme Caroline acheva ses malles ; et, comme elle faisait le tour de la salle des épures, vide déjà, elle aperçut, sur les murs, les plans et les aquarelles, qu'elle s'était promis de ficeler en un rouleau unique, au dernier moment. Mais une songerie l'arrêta, à chaque feuille de papier, avant d'arracher les quatre pointes, aux quatre angles. Elle revivait ses journées lointaines d'Orient, de ce pays tant aimé, dont elle semblait avoir gardé en elle l'éclatante lumière ; elle revivait les cinq années qu'elle venait de passer à Paris, cette crise de chaque jour, cette activité folle, le monstrueux ouragan de millions qui avait traversé sa vie, en la saccageant ; et, de ces ruines chaudes encore, elle sentait déjà germer, s'épanouir au soleil toute une floraison. Si la Banque nationale turque s'était effondrée à la suite de l'Universelle, la Compagnie générale des Paquebots réunis restait debout et prospère. Elle revoyait la côte enchantée de Beyrouth, où s'élevaient, au milieu d'immenses magasins, les bâtiments de l'administration, dont elle était en train d'épousseter le plan : Marseille mise aux portes de l'Asie Mineure, la Méditerranée conquise, les nations rapprochées, pacifiées peut-être. Et cette gorge du Carmel, cette aquarelle qu'elle déclouait, ne savait-elle pas, par une lettre récente, que tout un peuple y avait poussé ? Le village de cinq cents habitants, né d'abord autour de la mine en exploitation, était à présent une ville, plusieurs milliers d'âmes, toute une civilisation, des routes, des usines, des écoles, fécondant ce coin mort et sauvage. Puis, c'étaient les tracés, les nivellements et les profils, pour la ligne ferrée de Brousse à Beyrouth par Angora et Alep, une série de grandes feuilles, qu'une à une elle roulait : sans doute, il s'écoulerait des années, avant que les cols du Taurus fussent traversés à toute vapeur ; mais déjà la vie affluait de partout, le sol de l'antique berceau venait d'être ensemencé d'une nouvelle moisson d'hommes, le progrès de demain y grandirait, avec une vigueur de végétation extraordinaire, dans ce merveilleux climat, sous les grands soleils. N'y avait-il pas là le réveil d'un monde, l'humanité élargie et plus heureuse ?

Maintenant, Mme Caroline, à l'aide d'une forte ficelle nouait le paquet des plans. Son frère, qui l'attendait à Rome, où tous deux allaient recommencer une existence, lui avait bien recommandé de les emballer avec soin ; et, comme elle serrait les nœuds, l'idée lui vint de Saccard, qu'elle savait en Hollande, lancé de nouveau dans une affaire colossale, le dessèchement d'immenses marais, un petit royaume conquis sur la mer, grâce à un système compliqué de canaux. Il avait raison : l'argent, jusqu'à ce jour, était le fumier dans lequel poussait l'humanité de demain ; l'argent, empoisonneur et destructeur, devenait le ferment de toute végétation sociale, le terreau nécessaire aux grands travaux qui facilitaient l'existence. Cette fois, voyait-elle clair enfin, son invincible espoir lui venait-il donc de sa croyance à l'utilité de l'effort ? Mon Dieu ! au-dessus de tant de boue remuée, au-dessus de

tant de victimes écrasées, de toute cette abominable souffrance que coûte à l'humanité chaque pas en avant, n'y a-t-il pas un but obscur et lointain, quelque chose de supérieur, de bon, de juste, de définitif, auquel nous allons sans le savoir et qui nous gonfle le cœur de l'obstiné besoin de vivre et d'espérer ?

**Texte 2**      **Émile Zola, *La Curée*, 1871.**

*Voici les dernières lignes du roman... C'est l'épilogue du court chapitre VII.*

Renée étouffait, au milieu de cet air gâté de son premier âge. Elle ouvrit la fenêtre, elle regarda l'immense paysage. Là rien n'était sali. Elle retrouvait les éternelles joies, les éternelles jeunesse du grand air. Derrière elle, le soleil devait baisser : elle ne voyait que les rayons de l'astre à son coucher jaunissant avec des douceurs infinies ce bout de ville qu'elle connaissait si bien. C'était comme une chanson dernière du jour, un refrain de gaieté qui s'endormait lentement sur toutes choses. En bas, l'estacade avait des luisants de flammes fauves tandis que le pont de Constantine détachait la dentelle noire de ses cordages de fer sur la blancheur de ses piliers. Puis, à droite, les ombrages de la Halle aux vins et du Jardin des plantes faisaient une grande mare, aux eaux stagnantes et moussues, dont la surface verdâtre allait se nover dans les brumes du ciel. A gauche, le quai Henri-IV et le quai de la Rapée alignaient la même rangée de maisons, ces maisons que les gamines, vingt ans auparavant, avaient vues là, avec les mêmes taches brunes de hangars, les mêmes cheminées rougeâtres d'usines. Et, au dessus des arbres, le toit ardoise de la Salpêtrière, bleui par l'adieu du soleil, lui apparut tout d'un coup comme un vieil ami. Mais ce qui la calmait, ce qui mettait de la fraîcheur dans sa poitrine, c'étaient les longues berges grises, c'était surtout la Seine, la géante, qu'elle regardait venir du bout de l'horizon, droit à elle, comme en ces heureux temps où elle avait peur de la voir grossir et monter jusqu'à la fenêtre. Elle se souvenait de leurs tendresses pour la rivière, de leur amour de sa coulée colossale, de ce frisson de l'eau grondante s'étalant en nappe à leurs pieds, s'ouvrant autour d'elles, derrière elles, en deux bras qu'elles ne voyaient plus, et dont elles sentaient encore la grande et pure caresse. Elles étaient coquettes déjà et elles disaient, les jours de ciel clair, que la Seine avait passé sa belle robe de soie verte, mouchetée de flammes blanches ; et les courants où l'eau frisait mettaient à la robe des ruches de satin, pendant qu'au loin, au-delà de la ceinture des ponts, des plaques de lumière étalaient des pans d'étoffe couleur de soleil.

Et Renée, levant les yeux, regarda le vaste ciel qui se creusait, d'un bleu tendre, peu à peu fondu dans l'effarement du crépuscule. Elle songeait à la ville complice, au flamboiement des nuits du boulevard, aux après-midi ardents du Bois, aux journées blafardes et crues des grands hôtels neufs. Puis, quand elle baissa la tête, qu'elle revit d'un regard le paisible horizon de son enfance, ce coin de cité bourgeoise et ouvrière où elle rêvait une vie de paix, une amertume dernière lui vint aux lèvres. Les mains jointes, elle sanglota dans la nuit tombante.

L'hiver suivant, lorsque Renée mourut d'une méningite aiguë, ce fut son père qui paya ses dettes. La note de Worms\* se montait à deux cent cinquante-sept mille francs.

\*Worms est le tailleur de Renée.

**Texte 3 - Albert Camus (1913-1960), *La Peste*, cinquième partie, chapitre 5 (1947).**

*[La peste a ravagé la ville d'Oran pendant presque un an, faisant des milliers de morts ; voulant sans cesse soulager la souffrance des hommes, le docteur Rieux a lutté de toutes ses forces contre l'épidémie, qui paraît désormais s'éloigner, ce qui donne lieu à de grandes réjouissances dans la cité.]*

Mais cette nuit était celle de la délivrance, et non de la révolte. Au loin, un noir rougeoiement indiquait l'emplacement des boulevards et des places illuminés. Dans la nuit maintenant libérée, le désir devenait sans entraves et c'était son grondement qui parvenait jusqu'à Rieux.

Du port obscur montèrent les premières fusées des réjouissances officielles. La ville les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard, Tarrou, ceux et celles que Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c'était leur force et leur innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait. Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

## QUESTIONS DE LECTURE

**I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :**

- Quelle conception de la vie chacune de ces fins de roman vous paraît-elle transmettre ?
- Quels rapprochements peut-on faire entre ces textes ?

**II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :**

**Commentaire :** Vous ferez le commentaire du texte B en suivant l'axe de lecture suivant : montrer le caractère dramatique de cette méditation devant la fenêtre.

## Dissertation

Le but d'une dernière page de roman est-il uniquement de donner un dénouement à l'histoire ? Vous répondrez dans un développement organisé, en vous appuyant sur les textes du corpus, les œuvres étudiées en classe et vos lectures personnelles.

### **Invention**

Les textes du corpus livrent la méditation finale d'un personnage sur ce qu'il a vécu. Vous décidez de réécrire la dernière page d'un roman que vous avez apprécié et/ou étudié. Après en avoir rappelé en quelques lignes le titre et l'essentiel du dénouement, vous imaginez la méditation du personnage principal qui revient sur l'ensemble de son itinéraire.

## **ELEMENTS DE REPONSE**

### **Question d'écriture**

Le texte 1 - *citer le texte* - traduit l'idée d'une espérance indestructible dans le cœur humain, espérance qui permet de survivre aux pires épreuves en continuant de croire. La femme qui médite n'est pas une femme narcissique, elle est capable d'une vision plus générale de l'humanité.

Le texte 2 en revanche traduit un besoin de pureté, le sentiment d'un immense gâchis, un regret profond du passé. C'est une rumination désespérée.

Quant au texte 3, il s'agit là encore d'une méditation douloureuse, sombre mais pas désespérée. Certes l'espérance et la joie sont fragiles, précaires, toujours menacées, mais la vie est digne d'être vécue.

Les personnages des textes 2 et 3 sont à la fenêtre, mais le docteur Rieux ne voit pas la foule dont il entend l'allégresse. C'est la nuit. Renée, quant à elle, regarde Paris, mais c'est prétexte à l'évocation stérile d'un passé révolu. Elle n'ouvre pas sur l'avenir, et le présent est vide.

Les personnages des textes 1 et 3 - *citer les textes* - sont capables d'une vision à l'échelle de l'humain ou de l'humanité. Ils sont capables de sortir de leur « moi », ils ne sont pas enfermés dans le passé mais aptes à espérer, et à vivre.



### **PROPOSITION DE TEXTE D'INVENTION**

Renée avait ouvert la fenêtre et regardait le paysage qui se déployait. Elle revoyait la serre, et un immense dégoût la soulevait. Dégoût pour cette société de crapules, dégoût pour ce monde d'indignités, de vices, pour toutes ses figures qu'elle avait croisée : blêmes, poudrée, souriantes ou revêches.

Elle voyait Sidonie, ses petits yeux de fouines, ses monologues caressants, ses bonbons de rose offert d'une voix sucrée, et puis sinistres propositions, ses sourdes machinations. Elle revoyait les lumières des banquets, l'insolente opulence, le luxe affolant. Les femmes jalouses, les ragots, les potins, les calomnies, les médisances, les cancans. Elle s'entendait encore se moquer des unes et des autres, colporter des rumeurs sans fondements. Eprouvait-elle de la honte ? Oui, mais à quoi cela servait-il ? Non, ce qui dominait, c'était le dégoût. Du dégoût pour sa faiblesse, pour son égarement pour cette tête folle incapable de volonté. C'était sans doute ce qui les avait uni, Maxime et elle, le même abandon au luxe, au raffinement, le même abandon plénier au vice, dans la serre surchauffée, avec ces senteurs de la terre qui les affolait.

Elle repensait à ce moment en particulier où elle avait compris. Elle se revoyait s'aveuglant délibérément, fuyant la réalité pour ne pas l'affronter, pour continuer à vivre dans un monde de chimère et d'illusions, de divagations et de fuite éperdue.

Elle songea alors à son père, à cet homme plein de dignité mais qui n'avait jamais manifesté pour elle le moindre intérêt. Elle songea à son enfance solitaire, à ce viol brutal qui l'avait jeté entre les mains de ce bandit de Saccard uniquement préoccupé de s'enrichir. Elle regrettait à peine cet argent, ce monde était révolu pour elle. Elle se sentait morte à tout. Sauf au dégoût d'elle-même.

Renée regarda le vaste ciel qui se creusait, d'un bleu tendre, peu à peu fondu dans l'effacement du crépuscule. Elle songea que c'eût été une couleur sublime pour une robe, si elle avait été capable encore d'en porter, que cette couleur eût été sublime entre les mains de ce magicien de Worms, il aurait pris le tissu du ciel pour en draper le corps des femmes, elle songea que ce bleu était la couleur même de l'âme qui n'a pas connu l'égarement et qu'elle eût aimé en retrouver la beauté intacte. Car oui, elle était corrompue, le mal l'avait rongée. Elle en mourait, lentement, sûrement. Elle sentait en elle le sourd travail silencieux de cette main de fer qui la travaillait. Rien ne comblait son âme affamée de pureté et qui se cognait à des souvenirs impitoyables Et les mêmes visages tournaient autour d'elle, dans une ronde impudique : Maxime, Saccard, Sidonie. Même les amants d'un soir, les amours pitoyables étaient là comme autant de fantômes.

On retrouva Renée quelques heures plus tard. Sa nuque charmante avait été brisée net dans la chute. Elle n'avait sans doute pas souffert. Le curé qui l'enterra fit une oraison funèbre digne de Bossuet. Maxime et Saccard furent parfaits, unis dans la douleur partagée. Les femmes vinrent dans des toilettes noires qui donnèrent à leur silhouette une grâce redoublée. On évoqua beaucoup dans les salons la divine Mme Saccard et ses toilettes extravagantes.

Et puis, on l'oublia...